//

DE LA

CACHEXIE AQUEUSE

DE L'HOMME ET DU MOUTON,

Observée en Egypte par MM. Hamont, membre de l'Académie royale de médecine et de plusieurs autres Sociétés savantes, fondateur et directeur de l'Ecole de médecine vétérinaire d'Abou-Zabel;

Et Seb. Fischer, docteur en médecine et chirurgie de Munich, professeur d'anatomie et de physiologie à l'Ecole de médecine à Abou-Zabel. Juin 1833.

Aux Mânes de François-Narcisse Girard, professeur à l'Ecole d'Alfort, membre adjoint de l'Académie royale de médecine.

A l'illustre professeur Dupuy,
fondateur de l'Ecole royale vétérinaire de Toulouse, président de la Société de médecine, titulaire de l'Académie royale de médecine de Paris, etc. etc.,

Leur Elève reconnaissant, Hamont.

A la mémoire d'Ernest Grossi, professeur de pathologie et de clinique à l'Université de Munich, membre du Conseil de santé, etc., etc.,

Son Elève reconnaissant, Seb. Fischer.

INTRODUCTION.

Chaque espèce d'animal a des maladies particulières qui dépendent de son organisation ; cependant un grand nombre d'entr'elles peuvent se montrer aussi sur des animaux de structure, de mœurs différentes, quand ils sont situés dans des circonstances semblables, identiques, qui agissent également sur tous. Par exemple, l'homme placé à la tête des animaux, pourvu de facultés intellectuelles plus ou moins grandes, est, généralement parlant, plus disposé que tout autre aux affections du système nerveux : mais, pour que cela ait toujours lieu, il faut le supposer libre, pouvant jouir des nobles attributs qui le distinguent des espèces inférieures : si, au contraire, l'homme, que le Créateur n'a point fait pour être l'esclave de son semblable, vit sous la férule d'un maître inhumain, tout change alors ; instrument de ses caprices, de son ambition, le malheureux réduit à cette extrémité devient un être différent, il ne lui est plus permis de vivre comme homme, c'est un animal d'un genre nouveau, il sème et récolte pour les despotes qui l'oppriment. Entouré de superbes moissons, on le voit, harassé, meurtri de coups, couvert de haillons, ou nu de la tête aux pieds, dévorer, silencieux, un morceau de pain noir, qu'une compagne aussi malheureuse que lui a fait avec une grossière farine d'orge, de mauvais doura, ou de semences de coton et de graines de lin (1) !! La nuit survient, le pauvre rejoint sa famille qui l'attend dans sa cabane humide, boueuse, dont les murailles de terre sont soutenues par les squelettes encore frais du chameau et de la vache qui vivaient auprès de lui (2)... Pâles, languissans, sa femme et ses petits enfans, couverts de vermine, se rangent près du chef de la demeure, triste, exténué. Leur nourriture jour-

(1) Lettres de M. Hamont sur les causes de la peste. (Annales d'hygiène).

(2) Ib., ib.

nalière consiste en quelques végétaux mucilagineux que la mère prépare ordinairement dans beaucoup d'eau, avec un peu de beurre âcre ou de graisse rance. L'unique boisson est tirée des mares voisines, où l'on jette les immondices du village, les cadavres des animaux, et où les habitans eux-mêmes vont déposer leurs ordures. Mal nourris, sans vêtemens, continuellement persécutés, sans espoir d'améliorer leur sort, ces êtres ne sont plus dans la sphère où les avait placés la nature. Sous l'influence des agens extraordinaires que nous venons de citer naissent des maladies spéciales qu'on ne rencontre pas là où l'homme a su faire respecter ses droits, son indépendance.

Dans les pays policés on trouve des maux qu'on n'observe pas aussi communément dans les contrées où des populations nombreuses sont soumises à la volonté d'un seul. La lèpre, la peste, le scorbut, la cachexie, les dyssenteries chroniques, la teigne, la gale, sont plus particulièrement le propre des esclaves. La majeure partie de ces fléaux ont quitté l'Europe civilisée; très communs en Égypte, ils atteignent principalement l'Arabe agriculteur, attaché au joug du vainqueur; on les trouve constamment et presqu'uniquement dans les hôpitaux, tandis que chez les classes privilégiées on ne les observe jamais, ou très-rarement.

La cachexie aqueuse dont nous allons nous occuper a été étudiée avec soin sur l'espèce ovine dans diverses parties de l'Europe. Très-fréquente en Égypte, elle a cela de remarquable ici qu'elle frappe les hommes comme les animaux. Les deux hôpitaux de médecine humaine et de médecine vétérinaire étant réunis à Abou-Zabel, nous avons pu vérifier, comparer nos observations sur le vivant et le cadavre avec toute la facilité désirable.

Les détails dans lesquels nous allons entrer feront ressortir encore l'immense avantage et l'utilité éminente d'étudier comparativement les maladies de l'homme et des animaux.

Les beaux travaux du docteur Leuret, de M. le professeur Dupuy, répétés, continués par d'autres médecins habiles, ont ébranlé les fondemens de la dernière école.

Puissent les observations que nous publions aujourd'hui mériter la sanction du corps savant (1) auquel nous les adressons, et contribuer à la réforme que le monde médical attend !!

Cachexie aqueuse [de κακὸς *mauvais*, et de ἕξις *état physique* (2)]. Pourriture, hydropisie, mal de foie, bouteille, bourse, connue en Egypte sous le nom de dyssa, maladie très-répandue en France, en Angleterre, en Allemagne, dans les contrées basses de l'Italie, en Egypte après les inondations; observée en Europe sur le mouton, le lapin, le lièvre, les poules; quelquefois sur le cheval, le mulet, le bœuf, le chien, le ver à soie; toujours dangereuse, le plus souvent épizootique ou enzootique, caractérisée par un œdème, d'abord partiel, puis général, une infiltration des membranes muqueuses apparentes. Tumeur sous la ganache, diminution de la chaleur, abattement, difficulté dans la marche, gonflement de tout le corps, diarrhée.

Comparée à l'anasarque, à la fièvre charbonneuse du bœuf (3), à la leucophlegmatie de l'homme, à la ladrerie du porc, à l'affection tuberculeuse du cheval, considérée par les uns comme essentielle, symptomatique selon d'autres; affection connue des anciens médecins, redoutée avec raison de tous les propriétaires; fréquente en Egypte, dans la Nubie et le Cordofan.

La cachexie se montre toujours et prend un caractère plus grave après les grandes pluies, les débordemens des fleuves, dans les contrées humides couvertes de plantes aqueuses, sévit sur les animaux d'âges différens, dans toutes les sai-

---

(1) Académie royale de médecine de Paris.

(2) Nous avons préféré adopter le nom de Cachexie aqueuse, cette expression indiquant mieux la désorganisation existante que celle de pourriture.

(3) Leroi de Milan.

sons. On la voit chaque année en Egypte après le retrait des eaux ; son apparition est successive, elle marche avec les inondations : ainsi, dans les parties supérieures de la Haute-Egypte, elle commence vers la fin de juillet ; plus près du Caire, en août ; dans les environs de la capitale elle paraît en octobre et novembre ; se montre pendant les mois de décembre, janvier et février, dans le Delta. La maladie est plus tenace, plus longue dans les endroits voisins du confluent ; aussi, dans la Basse-Egypte, dure-t-elle cent vingt, cent trente jours, disparaît plus tôt et tue moins quand la crue du Nil a été faible.

La mort, la désolation l'accompagnent partout où elle passe. Au dire des Arabes, ce fléau enlève annuellement à l'Egypte seize mille moutons environ. Sa marche est ordinairement uniforme ; les malades meurent après vingt-cinq, trente, trente-cinq et quarante jours, à dater du moment de son invasion. Les signes qui décèlent la cachexie aqueuse en Europe sont les mêmes en Egypte ; si on demande à un berger, à un cultivateur arabe ce qui lui fait distinguer cette affection d'une autre : « Les moutons frappés » de ce mal, répond-il, ont sous la ganache une poche » pleine d'eau, ils marchent avec beaucoup de peine, » ont la diarrhée ; la laine tombe, les animaux sont *gras*, » mous, paresseux, restent couchés la majeure partie du » temps ; quelquefois il se fait par le nez un écoulement » de *matière fétide*, de couleur variable, jaune, grise ou » verte. La tête, le col, le ventre, les jambes se gonflent. » Yeux chassieux. Les moutons *n'ont plus de chair*, » boivent toujours, et mangent peu lorsque le mal est » avancé ; la rumination continue long-temps. »

Chabert, dans son excellent travail, a décrit avec une grande précision les symptômes de la *pourriture*. Ce qui a été vu par cet habile observateur en France, nous l'avons rencontré sur les bords du Nil ; seulement, jamais nous n'avons remarqué le tournis sur les animaux égyptiens.

Monsieur *Hurtrel d'Arboval*, en citant les symptômes

de la cachexie, note *un pouls fréquent et serré, la rougeur de la langue*. Nous avons eu la facilité d'examiner des moutons depuis le commencement du mal jusqu'à la mort; le nombre en est grand: nous les observions plusieurs fois dans la journée; constamment le pouls était lent, petit, faible, parfois intermittent; jamais, sur aucun malade, la langue n'a présenté de rougeurs. Les cadavres offrent des lésions profondes d'une nature toute particulière, et d'un haut intérêt pour le médecin physiologiste — OEdème de tout le corps, ou de la tête et du col uniquement. Amaigrissement des membres et des parties postérieures; la chaleur a disparu avec la vie. Peau terne, infiltration diaphane ou d'un jaune faible du tissu cellulaire; muscles ramollis, imbibés d'eau, couches de graisse sur les parois abdominales. Abdomen plein d'un liquide très-clair; pâleur remarquable des estomacs et des intestins. Foie sain, tuberculeux ou renferme des hydatides. Bile peu consistante, huileuse; reins mous, contiennent une très-petite quantité de sang. Vessie pleine ou vide; souvent amincissement des parois intestinales; vaisseaux sanguins du mésentère peu apparens, chylifères distendus. Dans les premiers estomacs, débris d'alimens verts, vacuité complète de la caillette et des intestins grêles, membrane muqueuse des voies digestives pâle, humide. Chez trois cadavres: rougeur intense, injection des vaisseaux d'une petite portion de la tunique villeuse du rectum. Sang des gros vaisseaux fluide, ne se coagule point, renferme une très-grande quantité de serum, fort peu de fibrine, diminution sensible de la matière colorante, aspect du sang généralement aqueux. *Cavité thoracique remplie d'eau limpide. Hydropéricarde, poumons sains, affaissés, pâles, rarement tuberculeux, deux fois contenant des hydatides*. Cœur mou, blafard, cavités gauches vides; dans les droites, sang liquide, coulant, d'une teinte faiblement noire; bronches pleines d'écume. Dans le crâne, épanchement de liquide clair, en plus ou moins grande quantité; les grands ventricules du cerveau sont assez souvent remplis d'eau. Nous n'avons pas ouvert de canal rachidien.

Ce que nous venons de rapporter, les auteurs vétérinaires les plus estimables l'ont cité avant nous : aussi n'avons-nous point la prétention de donner du nouveau ; en écrivant, notre intention est de faire connaître la cachexie en Egypte, et de combattre des opinions erronées, professées à l'abri de noms plus ou moins connus. Le mal dont nous venons d'indiquer les ravages est toujours très-redoutable, les Arabes le savent ; la maladie est mortelle, disent-ils, lorsqu'il s'est formé une tumeur sous la gorge des moutons malades. Quand la cachexie est encore à son début, on peut espérer de l'arrêter dans sa marche si l'on détruit les causes qui la font naître. Les bêtes adultes nous ont paru plus susceptibles de guérison que les jeunes ou les vieilles. Abandonnés dans les lieux où le mal s'est montré, les moutons n'échappent point à ses funestes effets : des malades toussent, ont la diarrhée ; dans ce cas la terminaison est plus prompte, la mort arrive après vingt-cinq à trente jours.

En général les pertes éprouvées par les propriétaires sont constamment plus gr ndes dans la Basse que dans la Haute-Egypte, où nous avons déjà vu que l'affection durait moins de temps : ce fait est très-connu des Egyptiens, il tient à des circonstances des lieux que nous indiquerons, et sur lesquelles les indigènes n'élèvent aucun doute. Depuis plusieurs années le gouvernement égyptien s'occupe de l'éducation des vers à soie : les avantages qu'il retire de cette branche d'industrie l'ont porté à créer une multitude d'établissemens, d'où il retire une soie fort belle, très-fine et qu'il vend à un prix élevé. A des époques différentes, l'un de nous a visité plusieurs de ces fabriques, il a suivi le ver à soie dans tous ses développemens, recherché le mode de nourriture auquel on le soumettait, étudié son influence dans les temps divers de la vie de ce précieux animal, et ses maladies les plus ordinaires, nous sommes assurés aujourd'hui qu'en Egypte la cachexie aqueuse sévit aussi sur les vers à soie, et en enlève un grand nombre, dans le Delta principalement. Le ver prend un

accroissement prématuré, se gonfle, il est mou, puis s'affaisse, s'infiltre de nouveau, il est transparent, gorgé de liquides, mange avec difficulté et meurt bientôt. Les Syriens dirigent ces établissemens, ils connaissent la maladie, elle existe chez eux, et l'attribuent à une nourriture humide, à l'usage des feuilles trop jeunes données *le matin de bonne heure* sans avoir été exposées au soleil. Certes les particularités mentionnées peuvent donner lieu à l'affection qui nous occupe; mais il en est une inconnue jusqu'à ce jour, et que les Arabes comme les Syriens méconnaissent. Lorsque les mûriers trop jeunes ne fournissent point une nourriture suffisante, les personnes chargées du gouvernement des vers leur donnent, pendant sept à huit jours, des feuilles de mauve tendres. Cet aliment est indubitablement nuisible; les vers en souffrent, et la cachexie aqueuse s'en empare bientôt pour ne plus les quitter, à moins qu'on ne change promptement l'alimentation. Avant de nous arrêter à l'examen des causes déterminantes de la maladie sur le mouton, abordons quelques détails sur son organisation, ses mœurs; ils nous expliqueront pourquoi la cachexie aqueuse l'attaque plus communément et de préférence à toute autre espèce vivante. Ces détails nous serviront à fixer la nature du mal, et à établir un traitement curatif rationnel. Un savant agronome, M. de Gasparin, dans un ouvrage extrêmement instructif sur les maladies contagieuses des bêtes à laine, a inséré des considérations anatomico-physiologiques fort intéressantes, que nous croyons à propos de transcrire ici. « Le mouton a un système » nerveux peu irritable, rarement il est affecté de mala- » dies spasmodiques, ses os sont peu compacts, mais » très spongieux; la vitalité chez lui est faible, ses muscles » sont débiles, les colonnes charnues du cœur sont ténues » grêles. Développement du foie, des organes digestifs, » de la peau et du système lymphatique. Il a peu de sang » comparativement à l'homme, au cheval et au bœuf.

» Un mouton adulte, maigre, pesant 25 kilogrammes, » s'est trouvé avoir deux kilogrammes de sang environ;

» tandis que, suivant M. Richerand, un homme adulte,
» maigre, du poids de 70 kilogrammes, renferme 28 à
» 30 livres de sang. Il résulte de cette structure que les
» animaux de cette espèce ont une faculté locomotrice
» généralement faible, et il est prouvé qu'un mouton fait
» difficilement quatre à cinq lieues par jour. »

D'après cet exposé, on se convaincra, sans doute, que les affections de l'animal dont il est question ne doivent pas ressembler, dans le *cours ordinaire, naturel et régulier de la vie*, à celles de l'homme ou du cheval à organisation plus complexe.

Ce que nous venons de dire conduit directement à penser que l'espèce ovine, pour rendre à l'homme les services qu'il en attend, pour fournir les produits si nécessaires à son existence, à son bien-être, exige des soins minutieux. Dans les pays où le gouvernement des troupeaux est confié à des pâtres ignorans, où, pour me servir des paroles de Mery de Gasparin, l'art qui nourrit les autres est méprisé, le mouton a dégénéré, il est cachectique, et ne donne que de chetives productions au misérable qui s'en habille et s'en alimente.

Les médecins vétérinaires de l'Europe s'accordent tous sur les causes déterminantes de la cachexie aqueuse.

Chabert, le célèbre professeur Dupuy, M. Hurtrel d'Arboval, etc., etc., indiquent les lieux bas, boissons outre mesure, l'usage des plantes marécageuses, l'insalubrité des bergeries, les herbes aquatiques, telles que les renoncules, la douve, la leiche, les végétaux submergés, les eaux stagnantes chargées d'insectes, l'air infect des bergeries, le passage brusque d'une alimentation sèche à une nourriture verte. En Angleterre, un expérimentateur extraordinaire, Bakwel, fait naître à son gré la cachexie en conduisant ses troupeaux sur des terrains inondés. Ce que pratiquait cet homme admirable, on l'observe naturellement en Egypte, où la maladie est enzootique. Aussitôt après qu'un terrain, un champ a été couvert par les eaux du Nil, il se couvre d'un jonc très-tendre, que les indigènes nomment

dysse. Les moutons l'aiment. On les laisse paître tout le jour dans la fange, les pieds dans l'eau, et pendant plusieurs mois, comme nous l'avons déjà dit, on ne leur donne point d'autre aliment. Après quelques jours, les animaux paraissent gras, ont de l'embonpoint; on en vend alors; la chair en est délicate; mais bientôt le mal se déclare, et la mortalité commence. Dans les environs d'Abou-Zabel existe un vaste terrain bas que le Nil, en débordant, couvre durant deux mois; lorsque les eaux se sont retirées, ce terrain est parsemé de jones, les habitans du village s'empressent d'y conduire leurs troupeaux, ils les y laissent depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Tous les ans la cachexie fait des victimes nombreuses; mais il est de remarque générale que cette affection commet beaucoup plus de ravages dans les premiers temps que lorsque la terre devient sèche, le jonc plus dur. A Abou-Zabel elle dure à peu près cinquante à soixante jours.

Dans le Delta, la cachexie dure davantage: cette partie de l'Égypte est très-basse; coupée en différens sens par une infinité de canaux, les eaux y séjournent plus long-temps; on y trouve beaucoup de marais, de marres; les habitations des Arabes même sont dans l'eau, le jonc est pendant trois et quatre mois la seule nourriture des troupeaux, ils vont paître dans la boue, sur les bords des marais, des canaux, où la cachexie les attend, et en moissonne un grand nombre. Les Arabes n'ignorent point la cause de cette enzootie; ils savent que le jonc, *dysse*, est nuisible, ils l'accusent de faire naître la maladie; aussi la désignent-ils sous le nom de *dyssa*. Tout lecteur demandera sans doute pourquoi, la cause du mal étant connue, l'Egyptien ne cherche point à soustraire l'espèce ovine au fléau qui parcourt chaque année son pays? Quiconque a visité l'Egypte pourra répondre à cette question. Le fellah ne s'occupe point de la conservation des races d'animaux qui sont ailleurs l'objet de soins assidus; qu'elles prospérent ou non, c'est une affaire qui ne l'intéresse nullement. Pauvre, humilié, abruti, il végète dans une petite loge dont l'entrée est à moitié fermée par

les immondices ; cette chétive cabane, il l'a construite auprès d'une marre, à côté du cimetière, dont les tombeaux crevassés laisssent dégager des odeurs infectes !!

L'espoir d'échapper aux mauvais traitemens le force d'agir ainsi ; plongé dans la plus affreuse misère, l'Arabe veut éviter tout travail quelconque, le fruit de ses fatigues ne lui appartient pas; laborieux ou inactif, sa position est la même. On ne pourra jamais opérer de changemens avantageux dans les races d'animaux domestiques, tant que la population elle-même ne jouira des prérogatives que les gouvernemens barbares lui ont impitoyablement enlevées. En 1829, l'un de nous visitait, par ordre du vice-roi, plusieurs provinces du Delta, afin d'opposer, s'il était possible, une barrière aux fléaux qui décimaient les bestiaux, sans lesquels les tyrans, comme les laboureurs, ne peuvent rien. Les habitans riaient des conseils qu'il leur donnait sur le gouvernement des troupeaux. Avant de nous occuper de la santé des bœufs ou des moutons, lui disaient-ils, demandez pour nous les moyens d'existence qu'on nous refuse M. le docteur Pariset, et l'un de nous, se trouvant un jour dans la demeure d'un chef de village, on vint à parler de peste, de ses causes présumées et de la possibilité de la faire disparaître de l'Égypte. Notre hôte souriait : « La » peste règne constamment dans nos villages, observa-t-il, » et pour la détruire *il ne faut pas être savant ;* que nos familles soient logées convenablement, qu'elles aient des » alimens sains, appropriés, et non-seulement la peste, » mais une infinité d'autres maux abandonneront notre » pays. »

Ce qui est ordinaire aux pauvres Égyptiens, on le voit en Europe après les années de disette.....

Tous les agens capables d'occasionner la cachexie aqueuse étant bien connus, il reste à déterminer leur mode d'action, et surtout à spécifier la nature des altérations qu'ils font naître. Ici les auteurs sont loin d'être d'accord. Dans la zoïatrie, comme en médecine humaine, le désir de se rattacher à des doctrines nouvelles des systèmes prestigieux

annoncés avec emphase, a, plus d'une fois, fait rétrograder l'art de guérir. L'opinion du jour adoptée, on rapporte tout à la théorie exclusive, complaisante, à l'aide de laquelle, et sans travail, on est savant, on se fait un nom. L'histoire du passé, celle du temps présent, offrent des exemples nombreux de ce que nous avançons. L'école prétendue seule physiologique, entourée de ses prestiges, parut; elle avait à sa tête un homme d'un mérite transcendant, infatigable, d'une imagination féconde.. Vieilles théories, doctrines reçues, tout fléchit un instant devant le colosse menaçant du solidisme. C'était à l'homme que l'école physiologique s'adressait : son chef n'était point vétérinaire, il n'écrivait pas pour une science à laquelle il était étranger ; cependant tous les principes de la nouvelle école furent bientôt introduits, par quelques-uns de nos professeurs, dans les ouvrages de médecine vétérinaire, et sans égard aux spécialités d'organisation qui différentient les animaux, l'irritation avec ses formes produisait seule toutes les maladies, et, parmi celles-ci, la fatale gastro-entérite était la plus ordinaire, la plus commune!!!

Les sectateurs de l'école physiologique, en ramenant les affections des animaux domestiques à un seul point d'irritation, nous semblent avoir été fort peu physiologistes; car, sans entrer dans plus de développemens, nous pensons qu'il est absurde d'admettre, par exemple, que dans tous les cas les maladies du cheval sont absolument les mêmes que celles du mouton, etc., etc.

Tel appareil qui prédomine chez le premier est faible dans le second : s'il en eût été ainsi, l'étude devenait facile, simple; il suffisait d'étudier l'homme ou le cheval pour connaître parfaitement l'anatomie, la physiologie du bœuf, du mouton, du chien, et tel animal, possédant à peine deux kilogrammes de sang, devenait aussi sujet aux inflammations qu'un homme, un bœuf, ou un cheval.

Tout système exclusif ressemble à un despote, plus il veut, plus il exige, plus sa fin est prochaine.

Le savant directeur Chabert écrivit sur la *Pourriture*, ou

cachexie aqueuse, une dissertation exacte, lumineuse, qui, dans l'époque actuelle encore, peut être rangée au nombre des meilleurs travaux publiés sur cette matière. M. Hurtrel d'Arboval, en admettant les causes annoncées par ses prédécesseurs, leur assigne un mode d'action différent, qu'il importe de bien examiner.

1° Selon cet auteur, la faiblesse dont le mouton malade est atteint constitue un signe de phlegmasie interne; puis, fidèle à la théorie par lui adoptée, il la place sur la membrane muqueuse de l'estomac ou des intestins.

2° « L'eau prise en grande quantité résiste avec force à » l'action digestive, *irrite par sa masse, pèse à l'épigastre,* » ou si elle produit une impression sédative sur la *muqueuse* » *gastrique*, cette impression est bientôt suivie *d'irritation,* » *et même d'inflammation.*

» 3° Des plantes altérées, sans sucs, fermentées, dépourvues de saveur privent l'organisme des sucs nourriciers et » réparateurs dont il a besoin..... deviennent le principe de » diverses irritations gastro-intestinales, qui réagissent sur » d'autres organes.

» 4° La chaleur extrême des bergeries *excite la peau,* » *puis la membrane muqueuse gastrique s'inflamme sympa-* » *thiquement*, l'irritation se propage au canal intestinal, aux » voies biliaires. » Et toutes ces phlegmasies se font avec quatre livres de sang! On ne peut être meilleur physiologiste.

Les moutons meurent; voyons les traces de ces inflammations : c'est M. Hurtrel qui parle :

« Tissu cellulaire infiltré de sérosité, *chairs musculaires* » décolorées, blafardes, liquides, macérées, ramollies, subs- » tance du foie molle, se déchire entre les doigts, ou bien il » est *squirrheux, obstrué;* dans les vieilles bêtes, reins blan- » châtres, flasques, infiltrés; il en est de même des *esto-* » *macs* et des *intestins*. La surface péritonéale de ceux-ci est » lisse, transparente, baignée dans une quantité plus ou » moins considérable de sérosité. Leur membrane muqueuse » interne est parsemée *de points ternis*....... ascite et hydro-

» thorax. *Le sang n'est pas coagulé, il est plus séreux que dans* » *l'état de santé.* »

Voilà une maladie inflammatoire qui n'a laissé aucune trace de son *existence* dans les organes où elle *existait !*

En raisonnant dans le sens de M. Hurtrel d'Arboval, il résulterait que des *plantes aqueuses*, de l'*eau*, feraient développer une phlegmasie dont l'ascite, l'hydrothorax ne seraient qu'un effet purement secondaire; il s'ensuivrait sans doute aussi que des animaux nourris d'aiimens secs, succulens, seraient moins exposés à contracter des inflammations? Cependant chez les cachectiques le sang est fluide, ne se coagule point, tandis que les animaux bien nourris ont un sang fibrineux, coloré. De conséquence en conséquence, nous serions conduits à admettre que les phlegmasies caractérisées par de la *rougeur*, *l'injection*, etc., etc., seraient plus fréquentes chez les animaux dont le sang est aqueux, *peu coloré*, que chez ceux où il réunit les qualités décrites par les anatomistes.....

La cachexie aqueuse survient-elle dans les contrées élevées où les moutons paissent une herbe sèche, aromatique? Les Bédouins ne la redoutent pas, tant que leurs bestiaux mangent dans les sables des plantes succulentes, vigoureuses, parmi lesquelles se trouve plus communément la soude.

Si des circonstances les forcent au contraire de camper auprès des lacs, sur les bords des canaux, le mal arrive; on l'arrête en renvoyant les troupeaux dans le désert. Ou M. Hurtrel-d'Arboval ne connaît pas le mécanisme d'une inflammation, ou bien le vif désir d'être *médecin physiologiste* l'a porté à sacrifier la vérité. En conscience peut-on faire une phlegmasie avec des plantes aqueuses et de l'eau? *La rougeur, l'injection, la douleur,* etc., etc., désignent *l'inflammation;* or, nous le demandons à tout vétérinaire exempt de préjugés, cette rougeur, cette injection provenant du sang, peuvent-elles exister quand ce même sang est *aqueux, peu coloré, coulant, fluide, sans fibrine?*

Nous prions M. d'Arboval de vouloir bien nous dire si dans le ver à soie la cachexiè est aussi la suite d'une gastro-entérite?

Pour arriver à ses conclusions, l'auteur du *Dictionnaire de médecine vétérinaire* a été forcé de faire plier les faits à sa manière de voir. Dans le vivant, à peine s'il rencontre de *très-légers signes de phlegmasie*, à la mort il n'en existe aucune trace; il fallait cependant trouver une inflammation des voies digestives, ou faire de l'humorisme, de l'ontologie. Or, comme toutes les altérations des liquides sont seulement secondaires à celles des solides dans l'école *physiologique* de M. d'Arboval, il ne pouvait, sans se compromettre, s'écarter des préceptes seuls raisonnables enseignés par les maîtres.

Il demeure entendu que Chabert, MM. Huzard, Dupuy, et tant d'autres auteurs de premier ordre, ont déraisonné en classant la cachexie dans les maladies asthéniques. Nous n'avons jamais eu la prétention de tracer de routes nouvelles; heureux, au contraire, quand nous pouvons mettre à profit les observations de nos confrères : mais que M. Hurtrel-d'Arboval, auteur d'un livre utile, veuille bien nous permettre de lui demander si la cachexie aqueuse ne pourrait être une affection essentielle, dépendant d'une altération profonde primitive du sang?

Des moutons étaient à la bergerie alimentés avec des denrées sèches, de bonne qualité; les propriétaires en tiraient des produits excellens, comme lait, viande et laine; ces mêmes moutons sont conduits dans un marais, sur les rives d'un lac, d'un canal; ils mangent des plantes tendres, couvertes d'humidité; bientôt la santé disparaît, les animaux deviennent faibles, languissent; bref, la cachexie s'en est emparée.....

Les cadavres sont ouverts, on observe les désorganisations citées plus haut; quelle est la première idée qui se présente naturellement à l'esprit sur les causes de la mortalité? Les moutons à la bergerie étaient vigoureux, leurs fonctions s'exécutaient parfaitement, les muscles étaient consistans, solides, parce que les alimens étaient bons. Dans les marais, l'herbe qu'ils ont ingérée dans leurs estomacs ne contenait que de l'eau... L'épanchement dans l'abdomen, le thorax, le tissu cellulaire, vient de là.

Les solides reçoivent la nourriture des liquides, c'est indubitable. Or, si les alimens contiennent peu ou point de matière nutritive, les solides souffriront; qu'arrive-t-il dans le cas dont nous nous occupons?

Les herbes marécageuses sont avalées: élaborées par les viscères de la digestion, ceux ci n'ont pu en extraire que de l'eau; cette eau, mêlée d'abord à quelques produits des sécrétions, est absorbée par les veines, ou les chylifères, ou par tous deux à la fois. Le canal thoracique porte le nouveau chyle dans la circulation, le sang en est formé, il en tire les matériaux de sa composition. Le chyle très-liquide, simple, peut-il fournir de la fibrine, contiendra-t-il les élémens nécessaires à la formation d'un bon sang? celui-ci, à son tour, chassé par le cœur dans toutes les parties du corps, doit porter la vie aux organes, tissus, viscères; ces mêmes organes, tissus, viscères, seront-ils bien nourris, recevront-ils les principes indispensables à leur entretien, si le sang est aqueux, sans fibrine, comme chez les moutons cachectiques? Plus de nourriture, plus d'excitation.

La chair coulante de Hunter c'est de l'eau, le corps en est abreuvé; ce liquide transude partout, les chaires sont molles, blafardes, humides, le tissu cellulaire est infiltré, l'animal mourra parce que les matières introduites dans les voies digestives ne fournissent pas à l'économie l'alimentation essentielle. Cela nous semble très-rationnel. On a dit: les liquides peuvent être malades, mais secondairement aux altérations des organes: ainsi l'estomac, les intestins réagissent sur les substances qu'ils contiennent, ils s'irritent, s'enflamment; mais une irritation, une phlegmasie donne des signes de son existence, et le plus ordinairement laisse des traces, lorsque l'animal a cessé de vivre. On n'en rencontre pas chez les cachectiques; d'un autre côté, les inflammations doivent être rares, se former difficilement dans un être contenant quatre livres de sang, ou à peu près. Et si on admet le principe établi par l'école physiologique, nous demanderons comment une irritation, une fois formée, disparaît par le simple changement de nour-

riture; car ceci n'est point une hypothèse, on sauve les moutons atteints depuis peu du mal, en leur donnant d'autres alimens. Des herbes tendres, l'eau, feraient réagir les organes digestifs, développer une irritation, une phlegmasie, tandis que des fourrages secs, des fèves, la paille, du sel, ne pourraient la faire naître, et seraient au contraire des remèdes au mal !!!

Dans les cachectiques, le sang est décomposé quelquefois à tel point qu'il tache à peine les linges sur lesquels on le jette. Les liquides font partie de l'organisme, le sang est la source de toute nutrition, il est anti-physiologique de leur refuser une part dans la formation des maladies sans la participation des solides nés des liquides. M. le professeur Fodéré, dans un Recueil de leçons sur les épidémies, tom. 2, page 45, place le siége du scorbut dans l'altération et la séparation des principes constitutifs du sang. Un savant physiologiste, M. le docteur Leuret, démontre le premier que le sang d'un cheval charbonneux transmis directement par transfusion, à l'aide de sondes élastiques, dans les veines de chevaux sains, détermine la même maladie.

Et le charbon naît, se développe, parcourt ses périodes dans un temps souvent très-court !!!

Le sang des chevaux durant l'époque du vert est plus aqueux, contient plus de sérum que lorsque la nourriture est sèche; c'est ce que nous ont appris les recherches faites sur notre invitation par M. le professeur Figari, notre estimable collègue. La diarrhée des moutons, les tubercules dans le foie ne peuvent être allégués en faveur des médecins pour qui tout est résultat de phlegmasie; il existe des diarrhées sans irritation, par asthénie des voies digestives: si on donne à des lapins des alimens verts, mouillés, la diarrhée survient; elle cesse dès qu'on change l'alimentation.

Si des affections tuberculeuses naissent quelquefois sous l'influence de causes irritantes, il est hors de doute qu'ils se montrent aussi sans irritation préalable. Moins que toute autre, l'espèce ovine est disposée aux inflammations; néanmoins fort souvent on trouve dans ses viscères un plus ou

moins grand nombre de tubercules. Les sujets lymphatiques en sont plus ordinairement atteints que les sanguins ou nerveux. On a rencontré de ces productions morbides chez des fœtus; ils naissent, croissent sans donner aucun indice de leur présence dans des organes essentiels à la vie. Dans les poumons, on les voit bien des fois situés dans leur épaisseur, sans qu'il y ait aucun signe d'irritation de phlegmasie dans les tissus environnans. M. le professeur Magendie les fait naître pour ainsi dire à volonté, sur des cochons d'Inde en leur donnant des alimens altérés. Partant du principe établi, que les tubercules sont l'effet d'une irritation, on a dit : *Ces productions anormales très-communes dans les pays froids, humides, s'observent rarement dans les contrées chaudes, où les animaux suent presque constamment.*

Malheureusement l'observation dément l'opinion reçue: en Egypte, au Caire, à Abou-Zabel, la température est élevée; généralement les animaux sont sujets aux tubercules, et cette altération est commune. Il est donc naturel de penser que d'autres agens contribuent à la formation des corps dont nous parlons. Dans le foie, le cœur de cadavres de cochons ladres, l'un de nous a pu suivre le développement des tubercules; ainsi d'abord : hydatides arrondies, remplies d'un liquide clair; plus loin, cysticerques affaissés, vides; sur un autre endroit, vésicules avec substance caséeuse, et enfin à côté de ces dernières, petites poches pleines d'une matière dure, pierreuse.

Les faits réitérés offerts à nous, soit en Europe, soit en Afrique, les diverses et nombreuses comparaisons que nous avons été à même d'établir, nous amènent à ces conclusions importantes; savoir : les tubercules surviennent dans les pays chauds comme dans les froids ou humides; l'irritation n'est pas la seule cause productrice, et le genre de nourriture joue un grand rôle dans la formation de ces productions particulières.

Presque tous les auteurs vétérinaires ont varié d'opinion sur le siége de la cachexie aqueuse. Chabert la place dans les liquides; Morteau en fait une maladie vermineuse;

Heurtant-Lamerville admet une dissolution du sang, l'altération des liquides; M. Hurtrel d'Arboval, avons-nous dit, en fait le symptôme d'une irritation phlegmatique des voies digestives.

Il nous semble bien démontré, par tout ce qui précède, que la pourriture du mouton est une affection essentielle, véritable métatrophie, consistant dans une décomposition du sang causée par des substances végétales dépourvues de sucs nutritifs.

Nous recommandons à tous les vétérinaires la lecture de l'article Pourriture, de M. d'Arboval, aux pages 664 et 666, Dict., 3e. vol. Ils trouveront un exposé succinct, très-concis de sa théorie sur les sympathies qui lient les viscères entre eux. Grâces soient rendues au vétérinaire amateur! Sans lui, pauvres élèves des écoles, vous ne sortiez point de l'ornière profonde où vous avaient jetés les Chabert, les Huzard, les Dupuy, les Girard, vos maîtres. Quelle concision! quelle logique!!

« Les phénomènes inflammatoires manquent, ou paraissent manquer .... *mais pour être obscurs ils n'en sont » pas moins des indices précieux qui révèlent la nature du » mal.* Comprenez-vous, lecteur?

» *Un liquide séreux ne peut s'accumuler sans une modi- » fication organique propre à augmenter la fonction exhalante » du tissu ; or cette modification ne saurait être autre chose » que l'effet d'une irritation.* » Certainement, à moins d'être ontologiste, il est expressément défendu de penser autrement. Le liquide séreux, dans les grandes cavités splanchniques, vient des membranes séreuses; M. Hurtrel d'Arboval le dit lui-même. D'après cela il vous semblerait très-naturel qu'on dût placer le siége primitif de la cachexie sur la plèvre, le péritoine, etc. Point du tout; écoutez : « *L'irritation, dont les signes sont si fugitifs, n'a pas affecté » primitivement les membranes séreuses, ce n'est que sym- » pathiquement qu'elle est arrivée jusqu'à elles, et ensuite » jusqu'au tissu cellulaire. L'irritation primitive a d'abord » frappé la membrane muqueuse gastro-intestinale...... Il*

» *y a eu ensuite réaction sympathique sur le foie, puis dans* » *les viscères enveloppés de membranes séreuses, et enfin* » *sur les membranes séreuses elles-mêmes.* »

Messieurs les officiers de cavalerie, propriétaires, fermiers, cultivateurs, retenez bien ce que vous dit l'écrivain qui vous a dédié son livre; mais point de demande indiscrète! Si, chez le vivant, à l'ouverture des cadavres, vous ne rencontrez pas les preuves de l'irritation dont vous parle le très-éloquent et très-savant physiologiste, monsieur d'Arboval, cette irritation n'en a pas moins existé; l'auteur l'assure, il suffit.....

Si M. Huzard avait pu connaître la doctrine dont M. Hurtrel s'est constitué le champion, il n'aurait point commis la faute très-grave de ranger *la cachexie au nombre des maladies asthéniques.*

« La faiblesse est l'effet d'une phlegmasie devenue bientôt chronique ».... Vous l'avez méconnue, c'est maladresse; M. d'Arboval est beaucoup plus habile, il l'aperçoit sans qu'il y ait aucun indice de son existence. Nous verrons bientôt comment il guérira les phlegmasies de ses moutons cachectiques.

Les causes du mal étant bien connues, il est facile de le prévenir; nous ne répéterons pas ce qui a été prescrit par les médecins vétérinaires, ses prédécesseurs. En France tout homme jouit du fruit de son travail, des sociétés savantes distribuent des récompenses, des encouragemens aux cultivateurs instruits, habiles; éclairent l'industriel comme le laboureur, et, tous les jours, elles empiètent sur le domaine conquis par les préjugés, les vieilles routines. Plus l'homme travaille, plus il gagne en considération, en fortune; il est donc intéressé à la prospérité des troupeaux, son patrimoine, sa richesse. Une maladie paraît, il consulte les gens de l'art, et son intérêt l'oblige à suivre ponctuellement les prescriptions qui lui sont dictées. Il n'en est point ainsi en Egypte; la cachexie paraît sur les rives du Nil, les habitans demeurent indifférens sur les progrès de ce fléau; ils en connaissent les causes, mais ils ne s'attachent pas

à les combattre. Les moutons avec les laines ne leur appartiennent pas : pourquoi s'occuperaient-ils de leur amélioration, ou chercheraient-ils à les conserver en santé?

Les Bédouins seuls s'attachent à leurs bestiaux. Un grand nombre d'entre eux habitent la lisière des champs, très-près du désert ; quand le Nil est rentré dans son lit, leurs moutons aussi vont quelquefois manger le *dysse* dont nous avons parlé plus haut. L'affection ne tarde pas à sévir sur ces utiles animaux ; les premiers symptômes ont paru.... Les Bédouins vigilans n'attendent pas davantage, ils rassemblent leurs troupeaux et les conduisent au désert. Au milieu des sables la principale nourriture est la soude ; après plusieurs jours, les signes maladifs ont disparu, les moutons sont vigoureux. Tel est le traitement préservatif, curatif des pasteurs bédouins, ils n'en connaissent point d'autres. Si la cachexie était plus avancée, cette opération simple ne suffirait pas ; les Bédouins eux-mêmes l'avouent et sacrifient les individus chez lesquels le mal est plus avancé.

Chabert conseillait les baies de genièvre, les décoctions aromatiques, le sulfate de fer, le sel d'ammoniaque, le camphre, l'eau-de-vie. Ces moyens sont bons, mais au début de l'affection seulement ; plusieurs fois nous avons ordonné l'administration de ces substances sans obtenir aucun résultat satisfaisant chez des moutons très-malades.

Consultons M. d'Arboval, page 666 : « Nous ne pensons » pas que toutes les inflammations doivent être combattues » par les évacuations sanguines, et, en ce sens, une des » plus notables exceptions que nous ayons à proposer est » bien dans le cas d'une *gastro-entérite*, susceptible de si peu » *d'intensité à l'état aigu, qu'elle a même échappé à tous* » *les observateurs* ». Excepté à M. Hurtrel d'Arboval, bien entendu. « Les saignées seraient d'autant plus mal placées » ici, qu'il s'agit d'un animal qui ne paraît pas avoir l'é- » nergie vitale *nécessaire pour contracter une affection in-* » *flammatoire* franchement aiguë, d'un animal que la moin- » dre circonstance dirige vers l'atonie.

Voilà notre auteur bien embarrassé ! !

Médecin physiologiste, expliquez-nous, s'il vous plait, ce qu'on doit entendre par atonie? N'est-elle plus l'effet d'une phlegmasie interne? Vous avez fait courir une inflammation depuis la muqueuse intestinale, à travers le foie, la rate, jusqu'aux membranes séreuses, où elle a fixé sa dernière résidence, pour faire couler le liquide séreux des cavités splanchniques. Vous avez condamné *hérétiques* ceux qui avaient osé prononcer le nom d'*asthénie*. Que diront les fermiers, les cultivateurs, et surtout les officiers de cavalerie? Point de subterfuges : ou la maladie est inflammatoire, comme vous l'avez gravement nnoncé plus haut, et alors le traitement anti-phlogistique, sans aucune restriction, est le seul avantageux, ou bien, abjurant vos principes, admettez avec nous les altérations du sang, que vous-même avez rencontrées dans les cadavres des cachectiques.

Espérons que, dans sa première nouvelle édition, M. Hurtrel d'Arboval sera plus clair, meilleur logicien et *moins physiologiste*.

L'emploi des bouillons de viande, déjà conseillé par M. le professeur Dupuy, a produit de très-bons effets, dans le Delta, sur une douzaine de moutons malades depuis huit jours. Tous ces animaux avaient la diarrhée, le ventre tendu, et une petite tumeur œdémateuse sous la gorge. Le propriétaire, que l'un de nous connaissait depuis long-temps, voulut bien, *pour lui faire plaisir*, suivre ses ordonnances. On prépara du bouillon avec la viande des moutons morts ; chacun des cachectiques en buvait une livre et demie, deux livres, toutes les vingt-quatre heures. Après dix jours, guérison complète. Nous sommes loin d'avoir été toujours aussi heureux ; le plus ordinairement, au contraire, nos essais ont été infructueux ; mais alors nous opérions sur des bêtes que les fellahs allaient égorger.

Dans l'intérieur des provinces de la Basse-Egypte, nous n'avons jamais pu trouver l'occasion de faire nos expériences dès le début de la maladie. Les Bédouins, avons-nous

dit, guérissent leurs malades en les transportant au milieu des sables.

La cachexie aqueuse provient d'une dissolution du sang; cette altération est due à des alimens mal sains, des herbes aqueuses. Faire cesser la cause est donc la première indication naturelle; puis il importe de donner aux moutons des substances réellement nutritives, salées, sous un petit volume, autant que possible; plus tard, nous croyons les bouillons de viande, les soupes de fourrage très-utiles; des tranches de pain, humectées d'eau salée, sont recherchées par les malades, et produisent de bons effets.

Lorsque des épanchemens ont eu lieu dans les cavités splanchniques, que le sang a perdu tout-à-fait ses propriétés, le mal est incurable.

La Cachexie aqueuse, cacochymie hydropique, leucophlegmatie, anasarque, hydropisie essentielle ou primitive, est une maladie endémique ou sporadique dans l'espèce humaine; caractérisée par l'infiltration des systèmes cellulaire et musculaire; épanchement d'eau dans les cavités naturelles du corps, fluidité du sang, faiblesse universelle, sans lésion organique primitive.

Etudiée seulement comme maladie sporadique, et rangée dans la classe des hydropisies, avec l'anasarque, par les auteurs européens, elle peut se montrer dans tous les pays sporadiquement, parmi les gens qui manquent à la fois d'alimens sains en quantité suffisante et de vêtemens appropriés; s'observe en Europe, dans la basse classe ordinairement, pendant les temps désastreux qui suivent les guerres, les disettes. Mais où l'homme est continuellement dans une condition misérable, elle prend les caractères d'affection endémique, comme nous le voyons en Egypte sur les laboureurs, les ouvriers et les soldats. Nous nous efforcerons d'exposer ici un précis des symptômes, causes, et du traitement de ce fléau. Nous démontrerons que les peuples civilisés, jouissant de leurs droits, sont hors de ses

atteintes, et qu'il afflige spécialement l'homme courbé sous la domination d'un maître absolu.

La cachexie aqueuse règne toute l'année en Egypte : moins commune et plus bénigne dans les mois de mai, juin, juillet et août, époque où les causes déterminantes sont moins nombreuses ; commence à paraître formidable après l'inondation, plus fréquente dans la Basse que dans la Haute-Egypte, se développe lentement et sans éclat, mais conduit d'un pas sûr, après un temps plus ou moins long, les victimes au tombeau.

On voit souvent des hommes guéris, en apparence, de maux graves ou légers, tomber dans un état d'affaissement particulier, les fonctions nutritives se font difficilement, et la cachexie finit ordinairement par s'en emparer.

La cachexie aqueuse s'annonce par des symptômes non équivoques, comme indolence, tristesse, abattement ; les malades n'aiment pas à marcher, ont de la tendance à demeurer couchés ou assis ; accusent des douleurs vagues dans les articulations, où on ne remarque aucun signe extérieur de maladie. Visage mélancolique, yeux tristes, peau et tissu cellulaire sous-cutané flasques, température du corps basse, épiderme sec, muqueuse du palais et de la bouche pâle, langue blafarde ou enduite d'une couche blanchâtre, floconneuse, constipation, diarrhée, selles jaunâtres ou brunâtres. Amaigrissement progressif. Muscles molasses, formant avec la peau une enveloppe sans consistance, flasque ; face de couleur jaune ou tirant sur le blanc, pouls petit, faible, fréquent, vite, quelquefois irrégulier. Veines sous-cutanées affaissées, violacées, lavées ; le sang des saignées est peu coloré, sans cohésion, pourvu de beaucoup de sérosité, teignant faiblement le papier et le linge.

M. le professeur Figari a bien voulu analyser une certaine quantité de sang extrait des veines d'un cachectique, et nous communiquer les résultats de ses recherches. Nous les transcrivons ici : Poids total du sang, sept gros : composition, serum cinq trois quarts, caillot un quart. Examen du caillot : matière colorante un gros douze grains et demi ; fibrine deux grains et demi.

La série des symptômes énumérés plus haut constitue le premier degré de la cachexie, et peut durer long-temps, des années entières.

Dans le second degré, les forces sont épuisées, tout travail est impossible. Face bouffie, extrémités oedémateuses, les abdominales surtout souvent émaciées. Muscles et peau flasques. Les malades tombent dans un état de stupeur très-sensible, restent immobiles dans leur lit. Pouls faible, battemens du cœur presque imperceptibles, souvent diarrhée. Les cachectiques s'éteignent sans autres symptômes prononcés.

Les épanchemens d'eau entre les meninges et dans les ventricules du cerveau, le thorax, l'abdomen, ont lieu pendant le cours de la maladie ou vers sa fin ; on les reconnaît aux signes pathognomoniques qu'ils font naître.

Le nombre des victimes que cette maladie fait annuellement en Egypte est grand. Nous sommes conduits à admettre que, sur cent morts, un cinquième offre les lésions qui caractérisent l'affection cachectique dont nous traçons l'histoire.

L'examen des cadavres décèle les altérations suivantes : tissu cellulaire lâche, abreuvé d'une sérosité claire ou jaunâtre, peu de graisse, petites veines affaissées, vides ; les grandes contiennent un sang fluide, rougeâtre, peu coagulable, en petite quantité ; peu de sang dans les cavités du cœur, ordinairement sous la forme d'un caillot mollasse, gélatiniforme, d'un jaune pâle ; organe central de la circulation pâle, affaissé, cavités du péricarde remplies d'un liquide clair, ou d'une teinte jaune, rarement avec des flocons ; hydrothorax, poumons pâles, emphysémateux chez quelques-uns, pleins de sérosité rougeâtre chez d'autres.

Le plus ordinairement, épanchement d'eau limpide ou blanchâtre entre la pie-mère et l'arachnoïde, dans les ventricules latéraux et moyens ; substance cérébrale molle, ascite, intestins grêles, papyracés, d'une grande pâleur ; membranes muqueuses et musculaires extrêmement amincies ; l'intérieur des voies digestives rempli de gaz ou de

matière jaunâtre, ou grisâtre, bilieuse; beaucoup d'ascarides. Les altérations du foie varient: hypertrophie, induration ou atrophie.

M. le docteur Gaetani, médecin au Caire, a trouvé des hydatides dans l'épaisseur de son tissu. Muscles maigres, d'un rouge pâle, lavés, imbibés de sérosité sans consistance. Dans plusieurs cadavres les poumons renferment des tubercules, rarement il en existe dans les autres organes.

La complication la plus fréquente en Egypte est la dyssenterie; cette dernière précède même quelquefois la cachexie, elle y dispose les misérables Egyptiens, souvent elle se montre lorsque l'affection a déjà occasionné des ravages étendus, et hâte la mort des malades. Les désordres produits par la dyssenterie sont d'une nature spéciale, et apparaissent sur la muqueuse des gros intestins plus spécialement; on y rencontre alors des excroissances particulières disposées par plaques, et dues au développement de la tunique villeuse elle-même; ces excroissances sont situées dans la direction des villosités et des valvules; ulcérations plus ou moins étendues, et plus ou moins profondes, dont le siége primitif est dans les follicules muqueux.

La cachexie aqueuse, malheureusement si commune en Egypte, est entretenue dans ces contrées par des causes qui agissent d'une manière continue et analogue.

La classe aisée, la moins nombreuse, est à l'abri de ce fléau qui moissonne principalement la population des campagnes, les ouvriers et les soldats.

Au premier abord, l'Arabe paraît vigoureux, heureusement constitué; mais après un examen approfondi, on reconnaît en lui la prédominance du tempérament lymphatique. Les enfans, en général, ont la tête volumineuse, le ventre ballonné, les extrémités grêles; avec des tumeurs scrofuleuses au col, ou les symptômes du rachitis. Les femmes sont très-fécondes, conçoivent même quelques jours après l'accouchement. Le fœtus qu'elles portent dans leur sein absorbe toute la nourriture, cette particularité

ne peut être favorable à l'accroissement du système osseux de l'enfant à la mamelle.

Les mères allaitent leurs nourrissons pendant des années entières, puis elles leur donnent une infinité de substances végétales dépourvues de matière nutritive, ou des alimens mal préparés, comme des fruits verts, de la canne à sucre, du pain de maïs indigène, pâteux ; ces agens contribuent sans doute à faire paraître la constitution scrofuleuse mentionnée.

Cette mauvaise complexion dure jusqu'à l'adolescence, ou à l'époque du développement des parties génitales. L'aspect extérieur des Arabes change alors ; mais toujours la disposition maladive persiste et éclate bientôt dans toutes les affections dont ils peuvent être atteints durant le cours de leur vie.

L'Egyptien manque d'alimens nécessaires à son entretien, il est forcé de se nourrir de substances nuisibles à sa santé, son habitation est placée dans le milieu de plaines magnifiques, riches, couvertes de riz, d'orge, de blé, de coton ou de lin, sans qu'il puisse jamais jouir de ces productions que cependant lui seul a fait naître ! La main avide de ses impitoyables oppresseurs lui enlève toutes les récoltes, fruit de ses labeurs ; il est réduit à quelques oignons, un peu de mauvais pain de *doura*, du fromage salé très-sec, de poissons salés, mal desséchés, à demi putréfiés, répandant au loin des odeurs infectes ; il consomme une grande quantité de végétaux mucilagineux, sucrés, contenant beaucoup plus d'eau que les mêmes espèces en Europe, comme des dattes fraîches, sèches ou entièrement vertes, très-styptiques ; le fruit acerbe du sycomore, les concombres, la laitue, la chicorée sauvage, le trèfle vert, le chou à l'état de crudité, la mauve, la canne à sucre, les pastèques, les melons, le fenugrec, les feuilles de chardons, la méloukie, plante mucilagineuse, les lentilles, fèves apprêtées avec un peu de beurre âcre. Les racines de coliassa et de nymphée, remplies d'amidon et de mucilage, constituent sa nourriture la plus ordinaire. Sou-

vent encore le paysan arabe, pour satisfaire à des besoins extraordinaires du chef du gouvernement, est obligé de vendre ou de céder le maïs dont il faisait son pain. On a vu alors des fellahs manger des galettes faites avec de la farine de graines de lin ou de coton. L'usage de ces dernières substances cause des coliques violentes, des maux de tête, des ballonnemens de ventre et des dyssenteries très-graves. *(Lettres de M. Hamont sur l'Egypte.)* Très-rarement l'Egyptien mange de la viande d'animaux sains; les Turcs, ses maîtres, lui permettent seulement l'usage des chairs provenant d'animaux malades qu'on est dans l'usage d'égorger un instant avant la mort; ils les achètent à vil prix. Tous les bestiaux, buffles, chameaux, moutons, bœufs atteints de maux très-graves ou contagieux, sont vendus sur les places publiques, et les habitans s'en disputent les dépouilles avec les chiens, les corbeaux et autres animaux de proie. La nourriture du soldat égyptien est la même à peu près, seulement elle est mieux réglée. Deux fois par jour il a du riz, des lentilles, des fèves préparées avec de l'eau et un peu de beurre. Son pain est un mélange de blé, de fèves ou d'orge. Deux fois par semaine on lui distribue de la viande. La majeure partie des soldats est mariée et chacun d'eux a de la famille ; ses parens malheureux vivent avec lui, de manière que sa ration journalière est souvent partagée entre quatre, cinq et même six personnes. En résumé, la nourriture des Arabes est presqu'entièrement végétale, composée de fruits verts, aqueux, d'herbes mucilagineuses et de légumes farineux ; il en résulte nécessairement que la qualité du chyle correspond à l'alimentation sus-citée. Sous l'influence d'une alimentation semblable, le sang doit être converti en un fluide séreux, ou la quantité de fibrine est diminuée considérablement. Des substances alimentaires molles, flatueuses, ingérées dans les voies digestives, doivent y occasionner des affections particulières, déterminées par le relâchement, l'asthénie des viscères principaux de la digestion ; aussi la diarrhée, la dyssenterie chronique sont-elles extrêmement communes en Egypte.

Les maladies les plus légères sont quelquefois suivies d'une longue et pénible convalescence, et la cachexie souvent ne tarde pas à paraître chez des sujets où les liquides, source de toute nutrition, ne renferment point les alimens nécessaires à l'entretien de la vie.

Les tubercules, si fréquens chez l'homme en Egypte, dépendent des mêmes causes, tiennent à une détérioration dans la constitution de l'individu, et on les rencontre en grande quantité dans les viscères *pâles*, *affaissés* des Egyptiens cachectiques. Les Européens, frappés d'affections tuberculeuses, guérissent ou se trouvent mieux après un séjour plus ou moins prolongé en Egypte. Ce fait, bien avéré, démontre l'influence d'une nourriture malsaine sur la production des tubercules. Les maladies inflammatoires, lorsqu'elles existent, ont une grande propension à se terminer par l'épanchement, l'induration et la gangrène humide; nous attribuons cette particularité à la constitution vicieuse, anormale des liquides animaux, du sang notamment.

La boisson ordinaire de l'Arabe est l'eau tirée ou du Nil, de ses canaux, ou puisée dans les marres situées aux environs des villages, où l'on jette les ordures. Les habitans n'ont point, comme les individus des classes supérieures, la faculté de dépurer l'eau.

Depuis l'âge le plus tendre jusqu'à la mort, nous voyons l'Arabe exposé à toutes les injures des saisons. Dans sa jeunesse il est nu ou à moitié couvert par des lambeaux de tissus de lin ou de coton. Mal vêtu dans l'âge avancé, une simple tunique bleue, très-légère, forme le jour et la nuit la seule couverture dont il se revêt; pieds et tête nus, dans l'été, l'Arabe dort en plein air, exposé à la rosée abondante de cette époque.

Le soldat égyptien porte une veste et des caleçons larges de laine rouge, attachés au corps à l'aide d'une ceinture de cuir ou d'étoffe semblable à celle de l'habillement; sa coiffure est un tarbouche rouge, il porte un manteau de laine et de mauvais souliers. Les changemens de température

sont extrêmement sensibles en Egypte, dans la saison des chaleurs; une nuit très-fraîche, humide, succède à un jour fort chaud : en hiver l'air est plein d'humidité, ou le froid est vif à un tel point même que des hommes bien couverts le ressentent encore.

Dans de semblables conditions, les fonctions de l'enveloppe cutanée diminuent, et celles des muqueuses internes augmentent; de-là disposition aux affections catarrhales, comme la diarrhée, la dyssenterie, et puis à la cachexie, que les premières voient souvent naître après un certain temps de leur existence.

Les habitations des fellahs ne sont pas moins propres à favoriser le développement des maladies cachectiques; elles consistent en de petites cabanes de terre, hautes de quatre pieds environ, d'une longueur à peine suffisante pour permettre à un homme de s'y étendre librement. Toute une famille, parfois nombreuse, habite cette espèce de terrier, où, pour toute literie, on trouve un peu de paille vieille, humide, ou une natte de jones usée. Les animaux domestiques, comme buffles, vaches, chameaux, poules, demeurent dans l'enceinte, ou fort près de la cabane, d'où on ne retire jamais, ou très-rarement, le fumier, et où les Arabes déposent leurs immondices. Ces animaux, compagnons de l'Egyptien, sont toujours sales, couverts d'insectes, de larges ulcères qui infectent les habitations. Les petits enfans affamés sont rongés par la vermine, couverts de teigne ou de gale. Les cadavres des bestiaux, des chiens, sont jetés, abandonnés et se putréfient à l'entrée ou fort près des maisonnettes arabes. Des fumiers, des animaux morts émanent continuellement des miasmes délétères qui favorisent l'apparition des maladies putrides.

Les soldats sont encombrés dans des huttes dont les façades intérieures sont quelquefois blanchies à la chaux. Les femmes des militaires construisent avec de la boue, non loin des camps, des cabanes où leurs maris se rendent pour y passer la nuit.

La malpropreté, la misère, l'encombrement y règnent

constamment ; là, comme nous l'avons dit, le soldat partage ses vivres avec une ou plusieurs femmes, ses enfans, et ordinairement le père et la mère. La gale en attaque un grand nombre; elle est tenace et donne lieu souvent à des ulcères vastes sur les fesses, sur les cuisses, etc.

Le mode du gouvernement, nuisible au bien-être de la population, en soustrayant aux agriculteurs les moyens de subsister, les jette dans une torpeur morale et physique. Dès l'âge de cinq et six ans, les enfans des Arabes sont enlevés de force aux parens, et travaillent du matin au soir dans les fabriques, ou sont employés à porter les matériaux nécessaires à la construction des édifices ou maisons du gouvernement. Un travail si peu en rapport avec la constitution de ces misérables créatures, dispose nécessairement à des affections graves et appelle une vieillesse prématurée.

On recrute pour l'armée des jeunes gens de l'âge de douze à seize ans; bientôt, après leur incorporation, ils tombent dans un dépérissement, suites des fatigues inhérentes à l'état militaire.

Pour compléter les cadres de l'armée, le gouvernement est aussi très-souvent obligé d'enrôler des hommes de trente à cinquante ans; les individus de ce dernier âge partagent, peu de temps après, le sort des enfans de douze à seize ans; car la nature, dans les climats chauds, s'épuise plus vite et demanderait à cette époque ou du repos, ou un travail modéré : c'est sur de pareilles constitutions que la cachexie aqueuse sévit de préférence. L'homme opprimé vit dans l'inaction, travaille forcément : aussi l'Arabe, accroupi contre les murailles de sa cabane, fume sa pipe avec indifférence, souffre la faim, et ne recherche par aucun moyen à subvenir à ses besoins; riche ou pauvre, il est constamment pressuré, maltraité, frappé, vexé ; il devient insouciant, apathique ; les dogmes de sa religion le poussent eux-mêmes à l'inaction. Il existe des influences d'une autre nature très-propres à déprimer l'activité du système nerveux, à altérer la nutrition ; tels sont la pédérastie et l'exercice prématuré des fonctions génératrices.

D'après tout ce que nous venons de dire, on ne s'étonnera plus de voir le pauvre Arabe assujetti à tant de cruelles maladies, principalement à celles causées par l'appauvrissement, la mauvaise composition du sang, ou la prédominence du système lymphatique.

D'autres influences provenant du climat s'unissent aux premières, et frappent les classes inférieures surtout.

L'Égypte, tout le monde le sait, est un pays bas couvert, depuis août jusqu'à l'équinoxe d'automne et plus tard, par les eaux du Nil : durant cette époque, l'Egypte ressemble à une vaste mer; les villes et les villages bâtis sur des élévations naturelles ou artificielles paraissent comme autant d'îles. Les habitans, pour communiquer entre eux, passent à pied, ou sur des bateaux plats. Des groupes d'hommes, de femmes et d'enfans sont obligés de faire souvent plusieurs milles continuellement dans l'eau jusqu'au dessus des genoux. Lors de l'inondation, l'atmosphère est chargée d'humidité; celle-ci est encore augmentée par le vent d'ouest qui souffle ordinairement à cette époque : le soir et le matin s'élèvent des brouillards plus ou moins denses qui causent une fraîcheur incommode et suppriment facilement les excrétions cutanées. Depuis le solstice d'hiver jusqu'au commencement du mois de mai dure le printemps de l'Egypte ; à cette saison on sème et on coupe les trèfles, les orges et les blés, dans les terrains où le fleuve a porté ses eaux. Les nuits sont fraîches, la chaleur du jour est assez forte, les vents d'est les plus ordinaires alors amènent des pluies assez abondantes dans la Basse-Egypte; le Nil se retire, les marres se forment après l'inondation, il s'élève de la terre des émanations fétides, produit de la putréfaction d'une infinité d'insectes, de reptiles et de végétaux.

Depuis le commencement de mars jusqu'aux premiers jours de juin, les vents passent de l'est au sud ; faibles d'abord, ils deviennent impétueux, excessivement chauds, et décroissent de la même manière : ces vents durent cinquante jours, et constituent le kamsim des Egyptiens. Vers la moitié de juin, le vent passe au nord jusqu'à l'époque du débordement du fleuve.

C'est surtout dans les deux premières saisons que la cachexie est plus redoutable, plus fréquente; car alors les paysans, enfoncés jusqu'aux genoux dans la boue, ou de l'eau bourbeuse, remuent la terre toute la journée, exposés nus aux variations de température, et aux pluies souvent communes. Sans nourriture, d'une constitution déjà usée, débile, forcés de s'alimenter de végétaux destinés partout ailleurs aux bestiaux seulement, ces êtres ne tardent pas à devenir la proie de fléaux terribles, toujours meurtriers, de la cachexie, et tant d'autres analogues, comme l'éléphantiasis, etc., etc., etc.

Dans la troisième période de l'année, c'est-à-dire depuis mars jusqu'en juin, les causes déterminantes de la cachexie diminuent; elles sont remplacées par les émanations miasmatiques qui occasionnent l'apparition de la peste, des fièvres adynamiques, etc.

Plus tard, depuis juin jusqu'au moment du débordement du Nil, peu de maladies règnent, la cachexie aqueuse est rare.

Ce que nous avons rapporté sur la situation déplorable du peuple égyptien ne peut certainement donner lieu à des organisations robustes, saines; cela est positif : chez l'Arabe nous trouvons un système artériel faible, peu actif ; un tempérament lymphatique et bilieux; le sang, en général peu abondant, est appauvri, d'une mauvaise composition; le système nerveux ne joue point le rôle important qui le rend prépondérant chez les Européens, par exemple; aussi les opérations chirurgicales les plus graves sont loin d'être suivies des accidens qu'elles déterminent sur des individus mieux constitués, plus heureux : fort rarement observe-t-on le tétanos; des écrivains ont attribué cette particularité au climat, à l'impassibilité des Arabes. Nous ne pouvons partager cette opinion. Beaucoup de soldats de l'armée française en Egypte ont succombé aux affections tétaniques ; l'impassibilité des Egyptiens est un effet du peu d'irritabilité occasionnée par une complexion vicieuse et débile, comme nous l'avons déjà dit. Une autre assertion non moins intéressante a été encore avancée tout récemment par des médecins européens; suivant

eux, les plaies en général guérissent avec beaucoup plus de facilité en Egypte qu'en Europe, et cette disposition favorable dépendrait, selon ces mêmes médecins, de la nature des climats : cette assertion est exagérée; généralement les solutions de continuité tendent au contraire à prendre les caractères d'ulcères atoniques, à s'étendre; souvent des boutons de gale les compliquent et viennent former des ulcérations étendues sur la peau : ce fait trouve son explication dans l'organisation anormale des sujets arabes, très-disposés encore à contracter des abcès froids qui paraissent souvent sur différentes parties du corps sans cause bien connue, sans irritation manifeste préalable.

L'examen des symptômes des lésions rencontrées après la mort, celui des causes déterminantes ne nous permet pas de douter un seul instant que la cachexie aqueuse est une maladie du système circulatoire, résultant de la prédominance du sérum, de la diminution de la fibrine, et de l'albumine dans le sang: elle offre beaucoup d'analogie avec l'hydropisie, le scorbut, le chlorose, les scrofules et l'éléphantiasis.

Nous la rangeons, d'après le célèbre professeur de Grossi, dans la famille des métatrophies, c'est-à-dire des maladies qui résultent d'une perversion de nutrition.

Lorsque la cachexie a fait peu de progrès, on peut facilement la confondre avec d'autres affections : aussi le médecin est-il ordinairement embarrassé pour établir un diagnostic certain ; cependant le changement dans la couleur de la face et de la langue, la flaccidité de la peau, l'œdème des extrémités, la connaissance du tempérament, et des conditions débilitantes dans lesquelles se trouvent presque continuellement les indigènes, aident puissamment à établir un jugement non équivoque. Il importe de ne la point confondre avec les hydropisies produites par des lésions organiques, la diminution d'absorption, ou l'augmentation de sécrétions; ces affections ont ordinairement une marche plus rapide, et leurs signes pathognomoniques diffèrent. Abandonnée à elle-même, toujours elle conduit à la mort.

Dans la majeure partie des cas, le pronostic est défavo-

rable ; si le malade est encore jeune, sans diarrhée, la guérison est possible : le plus ordinairement, lorsque la maladie est parvenue à un certain période, elle est au dessus des ressources de l'art.

Le traitement des cachectiques est en partie diététique, en partie thérapeutique. Soustraire le malade aux influences morbifiques est l'indication naturelle la plus importante, et de première nécessité; la mauvaise nourriture étant une des principales causes, il est urgent de prescrire une alimentation tout-à-fait opposée, comme du laitage, de bonnes viandes apprêtées avec des substances aromatiques et amères : on doit éviter les alimens farineux, les fruits aqueux, les plantes trop sucrées et mucilagineuses ; le régime animal doit être établi doucement et graduellement : les malades feront usage de vêtemens propres, en rapport avec l'état de l'atmosphère, et seront logés convenablement. On prescrira chaque jour de courtes promenades ; des exercices modérés du corps ne peuvent manquer d'être fort utiles. L'espoir du médecin repose principalement et presqu'uniquement sur le régime diététique dont nous venons de parler ; les agens thérapeutiques varieront suivant l'état du malade et le degré de la maladie. Les antiphlogistiques, les mucilagineux sont entièrement et toujours contre indiqués ; les préparations de fer, de substances amères, aromatiques, ont été employées avec avantage ; si des épanchemens d'eau ont eu lieu dans les cavités du corps, le médecin devra recourir à l'usage de la digitale en nature ou en poudre, au calomelas, au nitre, au petit lait simple ou tamarindisé.

Comme la plupart des indications hygiéniques sus-mentionnées sont hors du pouvoir du médecin chargé de traiter les Arabes, on ne doit pas être surpris si peu de cachectiques guérissent quand le mal a déjà exercé certains ravages.

CONCLUSIONS.

De tout ce qui précède nous déduisons les corollaires

suivans : la cachexie aqueuse règne en Egypte, elle frappe l'homme et le mouton. Mêmes symptômes, causes identiques, lésions pathologiques de même nature. Plus tenace sur le premier que sur le second, parce que l'organisme est plus compliqué, d'un ordre plus élevé. L'irrégularité, l'intermittence du pouls, les palpitations observées sur des malades tiennent à la présence d'un liquide dans le sac du péricarde, et ne dépendent point, comme on l'a dit, d'une gastro-entérite chronique. La cachexie moissonne chaque année un grand nombre de fellahs et de moutons, parce que l'Arabe et ces derniers animaux se trouvent en Egypte sous l'influence de causes morbifiques semblables. Les troupeaux dépérissent parce que l'homme aussi végète dans la plus hideuse misère. L'Arabe et son mouton meurent avant l'époque ordinaire, assignée par la nature, parce que le plus beau sol de l'univers est devenu pour eux, dans les mains des barbares, un foyer de putréfaction, et le séjour de la famine.

Le mal continuera, parce que dans l'état actuel des choses il est impossible d'en détruire les causes occasionnelles.

La cachexie aqueuse de l'homme et du mouton n'est point l'effet d'une gastro-entérite, comme d'autres l'ont affirmé ; l'examen attentif des symptômes, l'étude des causes, celles des altérations cadavériques démentent cette assertion ridicule.

Le siége du mal existe dans le sang, ce mal est déterminé par des substances végétales nuisibles, que l'Arabe affamé et les animaux abandonnés mangent auprès des champs de blé, où gisent des cadavres d'hommes que la faim et les mauvais traitemens ont fait succomber.
